



Vivre avec le syndrome d'Asperger : d'un vécu de liminalité à une hybridation identificatoire

Anna-Livia Marchionni

LILITH a 30 ans. Elle vit au sein d'une petite communauté anarchiste dans un village en France. Je la rencontre à l'occasion de ma deuxième enquête ethnographique au domicile des personnes porteuses du syndrome d'Asperger qui ont accepté de m'accueillir chez elles durant plusieurs jours¹. À ces études de terrain s'ajoutent 25 entretiens recueillis auprès de 22 personnes diagnostiquées comme porteuses du syndrome d'Asperger². C'est à partir de ces enquêtes et de ces témoignages, recueillis dans le cadre de ma thèse³, que mon propos va s'articuler.

En anthropologie, l'observation participante est « la voie royale en matière de méthodologie » (LAPASSADE 2016, 4). Ainsi, en réalisant des enquêtes ethnographiques au domicile de deux participantes, je me plaçais dans un cadre méthodologique relevant de l'anthropologie. Pour le recueil des témoignages, j'ai eu recours à la technique de l'entretien compréhensif (KAUFMANN 2011). Diplômée de psychologie clinique, mes compétences pour mener des entretiens cliniques, acquises lors de mes études, ont pu être mobilisées. En effet, l'entretien compréhensif, bien que sans visée thérapeutique, s'apparente en de nombreux points à l'entretien clinique : l'entretien compréhensif est basé sur une co-construction du sens avec l'enquêté, considéré comme dépositaire d'un savoir qu'il analyse avec le chercheur.

Cependant, j'ai voulu aborder l'autisme avec un angle de vue qui n'était pas celui de la clinique ou de la psychopathologie, mais bien celui de la socio-anthropologie. En ce sens, je ne m'intéressais pas à l'autisme en tant que catégorie psychopathologique, mais en tant que catégorie sociale et politique (BORELLE 2017). L'enjeu de cette recherche était d'explorer la relation de personnes porteuses du syndrome d'Asperger avec les animaux et les milieux naturels. Je me suis intéressée aux processus subjectifs déployés par les participants afin d'interroger leurs représentations des éléments vivants mais non-humains et les relations intersubjectives tissées avec ceux-ci, notamment à partir de leurs expériences sensorielles quotidiennes.

Si la question de la sensorialité s'est avérée primordiale dans les représentations de la nature et des animaux des personnes autistes que j'ai rencontrées, l'importance de leur vécu de marginalisation et du rejet social du fait de leur autisme, souvent diagnostiqué tardivement, s'est aussi imposée.

Ces expériences de marginalisation et leurs tentatives de correspondre à une norme « neurotypique » jusqu'à étouffer leur identité sont, tout autant que la sensorialité, une des raisons qui ont poussé ces personnes à se tourner vers les éléments vivants non-humains comme interlocuteurs fiables et comme espaces hors du jugement social, à s'identifier aux animaux et à trouver dans la nature,

perçue comme détruite et homogénéisée par les sociétés capitalistes, un cadre narratif qui fonctionne en analogie avec leur propre vécu.

Cet article insistera sur cet aspect, laissant de côté la question de la sensorialité. Je propose dans une première partie un fragment de réflexion issu de mon enquête ethnographique au domicile de Lilith, qui illustrera mon propos, et j'en viendrai à la question du vécu de liminalité des personnes autistes comme un des effets de la marginalisation. Puis j'aborderai le refus des personnes autistes que j'ai rencontrées de s'identifier à l'espèce humaine et de s'inscrire dans l'ordre capitaliste des sociétés modernes.

LILITH ET LE MILIEU ANARCHISTE

Lilith a d'abord été identifiée comme surdouée dans son enfance. Pourtant, comme elle me le racontera pendant un de nos entretiens, sa mère avait pressenti que la précocité intellectuelle de sa fille ne suffisait pas à expliquer certaines de ses difficultés, notamment sur le plan des interactions sociales et de la compréhension des émotions des autres. Elle subissait beaucoup de brimades de la part de ses camarades de classe et ce n'est que grâce à un démenagement, lors de sa seconde année de primaire que sa situation scolaire a pu s'améliorer. Sa mère a « entraîné » sa fille pour qu'elle parvienne à être mieux acceptée, grâce à des scénarios et jeux de rôles que Lilith reproduisait en situation sociale. Ce n'est qu'à l'âge de 17 ans qu'elle a pu recevoir un diagnostic de syndrome d'Asperger.

Les troubles de la communication et les difficultés d'interaction sociales, retrouvés dans tous les types d'autismes à des degrés divers et considérés jusqu'alors comme centraux, sont à présent expliqués comme résultant de particularités dans le traitement de l'information, notamment sensorielle (GEPNER 2014) ; l'autisme relèverait d'un surfonctionnement perceptif (MOTTRON 2004) et beaucoup d'adultes autistes considèrent que leur sensibilité sensorielle est une source de plus de difficultés que la socialisation (ATTWOOD 2010).

Sa rencontre avec la communauté anarchiste a eu lieu au début de ses études en psychologie, en France, pendant le mouvement de grève de 2007-2008 pour protester contre les réformes de l'université. Elle avait alors parfaitement appris à s'adapter et à dissimuler son autisme derrière un masque socialement acceptable. Pourtant, elle ne se voyait pas mener une vie « normale », se marier, élever des enfants. « J'ai choisi une vie marginale. Je me suis automarginalisée toute seule », explique-t-elle.

Elle a trouvé dans les discours anarchistes des valeurs qui correspondaient aux siennes, et elle y a rencontré des personnes avec lesquelles elle n'avait plus à dissimuler son autisme ; il lui a même fallu désapprendre les comportements adaptés derrière lesquels elle se cachait :

C'était une marge qui m'allait, parce que c'était une marge qui portait des idéaux qui étaient, intrinsèquement les miens de fait, qui était des idéaux de solidarité, de justice sociale, d'égalité. Chez les anarchistes, il y avait une différence qui était assumée et revendiquée, même choisie, et du coup je pense

qu'instinctivement en fait, ce qui m'a attirée, c'était surtout ça, c'était surtout la possibilité euh, une *autre* possibilité qui n'était pas celle de la vie qu'on me proposait. [...] Je pense qu'à la base c'était refuser un monde qui avait pas voulu de moi en fait. Je pense que c'était surtout ça.

Après notre entretien, Lilith ajoute : « Je me sens comme Mowgli, un enfant sauvage au milieu des adultes civilisés. » Elle m'explique que, pour elle, être autiste, c'est un peu comme être un zèbre, terme utilisé pour désigner les personnes surdouées, au milieu d'un troupeau de chevaux : les zèbres ressemblent beaucoup aux chevaux, peuvent mener un mode de vie semblable, manger les mêmes choses, faire les mêmes choses, et pourtant le zèbre n'est pas un cheval, il porte une autre robe, il a des mœurs sensiblement différentes de celles des chevaux qui l'entourent et qui attendent de lui qu'il s'y conforme pour faire partie du groupe, au détriment de ses particularités et de ses besoins spécifiques.

Chez les anarchistes, elle a rencontré d'autres zèbres : enfance malmenée, fonctionnement particulier rendant l'adaptation sociale difficile, haut potentiel intellectuel entraînant les attentes démesurées des parents (comme c'est le cas du compagnon de Lilith qui a cherché à fuir les exigences de réussite de ses parents), tous ayant vécu comme elle des situations de rejet, de violence sociale et de marginalisation. Ils font en sorte de transformer cette marginalisation imposée par les discours et les regards des « autres » en une marginalisation choisie :

Je pense que c'est [l'autisme] une façon de percevoir le monde qui est totalement autre, en fait. La plupart des concepts chers aux gens m'ont toujours paru complètement aberrants. Moi je me considère pas comme handicapée. Je pense qu'on voit pas le monde de la même façon et qu'on pense pas le monde de la même façon, après je pense que c'est une chance en fait. Je pense que c'est une richesse, et je pense que je serai toujours en colère contre une société qui trouve que c'est pas une richesse. [...] Je pense que c'est une chance. La chance de percevoir les choses différemment et d'offrir un autre regard.

Cette enquête ethnographique réalisée au sein de la communauté de Lilith m'a permis de comprendre en quoi le mode de vie anarchiste permettait à quelqu'un comme elle de s'y sentir à l'aise. Les personnes qui constituent cette communauté vivent à contre-courant des valeurs des sociétés modernes, s'élevant contre les lois qui réduisent certaines libertés, simples, mais fondamentales pour eux, les attentes sociales imposées et normatives, le capitalisme et la consommation de masse. Dans leurs discours et leur mode de vie, les frontières tendent à se dissoudre et le fonctionnement vertical et hiérarchique des sociétés est appelé à se muer en un idéal de fonctionnement horizontal, sans enjeux de pouvoir ; les frontières dichotomiques entre humains et non-humains, hommes et femmes, sont aussi remises en question, et les différences sont alors envisagées dans l'idée d'un continuum plutôt que dans l'idée de catégories séparées. L'être humain est considéré comme le destructeur vorace, aveuglé par le profit, de la nature

et de la beauté de la planète, et en vivant selon un mode de vie alternatif, ils se désolidarisent de cette humanité destructrice.

Ainsi, il me semblait que, d'une façon finalement assez manichéenne, il y avait pour eux comme pour Lilith, les « autres », intégrés dans la société moderne, adaptés et répondant aux attentes de la société. Ils se jouent du regard de ces « autres » en continuant à vivre comme ils l'entendent, à s'habiller comme bon leur semble, les hommes pouvant se maquiller et porter des jupes. Le groupe des « autres » fait ainsi souvent l'objet de discussions et semble agir comme un facteur de renforcement de leurs frontières de marginalité, en les confirmant dans leur propre mode de vie qui vient subvertir l'ordre imposé par la société. Les regards étonnés, parfois désapprobateurs, de ces « autres » leur permettent de ressentir leur détachement vis-à-vis des exigences sociales et matérielles, considérées comme réductrices de liberté.

VÉCU DE « LIMINALITÉ » ET « GRAND EFFACEMENT »

Comme Lilith, les personnes autistes que j'ai rencontrées dans d'autres milieux ont témoigné de ce « masque », de ce déguisement qu'il leur fallait apprendre à endosser pour se parer des apparences d'une normalité « neurotypique » et se rendre acceptables socialement. Cathie, chez qui j'ai pu mener une autre enquête ethnographique, parle de « vivre en minuscule » pour désigner cette manière d'étouffer toute spécificité liée à l'autisme et qui pourrait éveiller des soupçons quant à sa santé mentale, et atteindre ainsi une forme d'exemplarité sociale par la création consciente d'une interface socialisante, « un personnage complètement fictif », comme l'explique Lilith. Charlotte décrit ce masque comme « trop serrant et brûlant » ; lorsque ce masque doit être porté trop longtemps, il lui provoque des crises de violence et d'automutilation :

Si je mets trop le masque, j'explose. Je suis pas du tout en adéquation avec ce que je suis. [...] Il me fait mal ce masque, à force. J'ai envie de casser mon image, ça déclenche beaucoup trop de violence. [...] J'ai l'impression qu'il y a toujours moi au fond de moi, et que si je peux pas sortir j'étouffé, je suis brûlée, et complètement enfermée dans une petite cage, je vais être claustrophobe !

Les personnes porteuses du syndrome d'Asperger peuvent être, de la sorte, amenées peu à peu à compromettre leur identité (HUMPHREY & LEWIS 2008). Comme le raconte Diane, qui vit à Montréal, ce masque fait violence à l'identité, mais aussi au corps ; elle souffrait de polyarthrite rhumatoïde⁴ :

J'ai calqué assez de façons de faire pour être capable d'entrer dans le monde *officiel*. Faire semblant que j'avais le goût d'être en équipe même si j'étouffais. J'en suis tombée malade. La difficulté d'être avec les autres, elle est énorme. T'as beau faire semblant, mais à un moment donné c'est ton corps qui lâche. Tsé, la machine anxieuse n'arrête pas pour autant, même si t'arrives à te rationaliser.

Les personnes porteuses du syndrome d'Asperger se situent dans une zone grise paradoxale. En effet, leur absence de retard de langage associé à leur capacité à s'adapter et à apprendre à se conformer aux normes sociales en grandissant leur donnent l'air d'être à la fois trop peu autistes pour être identifiées comme telles par les non-autistes, et à la fois trop différentes pour que leurs particularités passent inaperçues. En présence des autres, elles s'astreignent à une auto-observation obsédante de leurs moindres gestes, postures et intonations. Natacha l'explique :

Je dois y penser. C'est pas naturel [...]. C'est vraiment de la représentation théâtrale. Je dois toujours penser à ce que je dis, à la manière de le dire... Est-ce que je souris assez, mais pas trop, est-ce que je pense bien à bouger mes bras en même temps que je parle...

Le pédopsychiatre Michel Lemay, qui travaille auprès d'enfants autistes, explique cette situation d'entre-deux vécue par les personnes porteuses du syndrome d'Asperger :

[Le sujet est amené à se dire] : « Je sais que je ne suis pas comme les autres, mais je ne parviens pas à savoir pourquoi. » Cette impression d'étrangeté est vécue douloureusement par les jeunes atteints du syndrome d'Asperger. [...] D'une manière paradoxale, moins les comportements autistes sont profonds, plus le sujet qui les présente devient souffrant puisqu'il prend conscience de sa solitude et des réactions de son entourage. C'est particulièrement le cas des jeunes Asperger qui ont très souvent une composante dépressive importante au fur et à mesure qu'ils grandissent. (LEMAY 2017, 164-168)

Morgane, autiste Asperger, mère de Ben lui aussi autiste Asperger, s'exclame : « Le problème, c'est qu'il faut avoir une tête d'autiste, aussi... On nous dit : oh, mais vous n'avez pas l'air autiste ! Mais quelle est la tête d'un autiste ? » Ainsi, ces personnes apparaissent comme trop « normales » pour être autistes et à la fois trop différentes pour ne pas avoir à subir l'incompréhension et le rejet social. Le risque pour les enfants et adolescents autistes de subir du harcèlement scolaire est multiplié par trois (HUMPHREY & LEWIS 2008 ; HUMPHREY & SYMES 2010), avec pour conséquences des troubles anxieux et dépressifs, pouvant mener à des tentatives de suicide comme me l'a confié Guillaume, qui, à l'adolescence, a tenté de mettre fin à ses jours. Natacha, dont le diagnostic a été posé à l'âge adulte, explique qu'elle a dû se résoudre à « faire le deuil de la normalité », expression forte qui exprime l'importance de se sentir acceptée et de faire partie d'un groupe social, et qui montre à quel point le renoncement à une forme de normalité « neurotypique » peut être associé à une mort sociale.

Il s'agit donc de dissimuler son « stigmaté » (GOFFMAN 1963), ou ce qui a déjà été par le passé ou pourrait à l'avenir être posé comme stigmaté, ceci se faisant cependant au prix de l'angoisse et d'un « sentiment chronique d'insécurité » (*ibid.*).

Il serait possible d'interpréter ce vécu dont témoigne la grande majorité des personnes autistes que j'ai rencontrées comme relevant d'une expérience de liminalité. La notion de liminalité a été introduite par l'anthropologue Arnold van Gennep (1909) pour désigner le statut particulier des individus au cours des rites de passage, lors desquels ils passent d'un statut à un autre. Ils se situent alors dans une situation intermédiaire entre deux états, lorsqu'ils ont perdu leur premier statut et n'ont pas encore accédé au statut suivant. L'anthropologue Robert Murphy (1987), paralysé suite à une tumeur de la moelle épinière, propose cette notion de liminalité pour évoquer le statut des individus handicapés, qui, n'étant ni malades ni en bonne santé, mal intégrés dans la société et cependant pas tout à fait à l'extérieur, occupent un «entre-deux» (KORFF-SAUSSE 2005; DE STEXHE 2015) : le handicap amène à faire l'expérience d'une configuration sociale et d'une expérience culturelle en-dehors des statuts sociaux prévus pour les non-handicapés, laissant les personnes handicapées en marge de la vie sociale (CALVEZ 1994).

La situation de liminalité vécue par les personnes autistes Asperger, si elle peut rejoindre en partie leur statut social⁵, concerne d'abord leur vécu subjectif d'entre-deux : les personnes dont l'autisme n'est pas apparent ne sont pas identifiées comme autistes alors qu'elles-mêmes se ressentent à chaque instant comme différentes des non-autistes et décident, pour se faire accepter, de dissimuler ce que Vania appelle ses «façettes autistiques».

Cette différence particulière présentée par les personnes porteuses du syndrome d'Asperger pourrait être qualifiée de différence subliminale dans la mesure où, rendue invisible à la fois volontairement par les personnes qui en sont porteuses et à la fois invisible aux yeux d'un bon nombre de non-autistes du fait de leur ignorance en matière d'autisme, passe inaperçue en tant que relevant de l'autisme, mais pas totalement inaperçue : les personnes qui les rencontrent constatent généralement qu'il y a eu elles quelque chose relevant d'une différence tout en ne sachant pas nécessairement à quoi rapporter cette différence.

Nous rejoignons les problématiques rencontrées par des minorités telles que les personnes LGBT+, notamment par les personnes intersexes, ou encore les personnes sourdes (DELAPORTE 1998; BLÉZAT 2015) et soulevées par les défenseurs de la cause de l'autisme. Ce vécu de liminalité s'avère encore plus marqué chez les personnes qui sont porteuses d'une «différence invisible» (DACHEZ 2016), comme c'est le cas de bon nombre d'autistes Asperger, notamment adultes.

Selon Erving Goffman, «la tolérance fait presque toujours partie d'un marché» (1963, 143) : les personnes présentant une différence de quelque nature que ce soit sont acceptées à condition d'être assimilées, c'est-à-dire rendues «valides» (STIKER 2013). Le «stigmatisé» doit faire en sorte de se rendre identique aux «normaux», sans quoi il pourrait «contrarier le flux de l'interaction» (GOFFMAN, *ibid.*) et se heurter aux limites de l'acceptation qui lui est accordée. Pour reprendre les termes de Nadja, porteuse du syndrome d'Asperger : «Il nous bous-

cule, l'autiste, parce qu'il nous force à être créatifs et à s'adapter».

Mais de quelle «norme» parle-t-on ici ? Selon le sociologue du handicap Henri-Jacques Stiker, il s'agit de la «norme empirique» (2013, 184), celle définie par les dits «valides». Il parle alors d'une société «étiologisée» (2013, 208) où toute particularité qui provoquerait une forme d'inadaptation (l'inadaptation étant définie comme l'écart par rapport au fonctionnement dit «normal») fait l'objet d'un dépistage qui débouchera à son tour sur un diagnostic. Ce diagnostic officialise la déviance et la nomme, puis entraîne les individus, dont la différence est alors placée dans la catégorie du «hors normes» et du pathologique, dans un processus de réadaptation par des pratiques thérapeutiques. «Les infirmes, et de toutes sortes désormais, sont établis en tant que catégorie à réintégrer, donc à réadapter. Paradoxalement, ils sont désignés pour disparaître, ils sont dits pour être tus» (2013, 183).

Stiker montre ainsi que la réadaptation du différent relève d'une culture du «grand effacement» (2013). Cette culture du «grand effacement» cherche à rendre le différent semblable, invisible et indistinguable, et vient servir non pas une volonté d'égalité entre les individus, mais plutôt leur identité, leur homogénéité, celle d'un «universel normé» (2013, 202). En réadaptant les «anormaux», la société ne chercherait pas à rendre égal, mais à rendre identique. Dans une société où tout ce qui s'écarte de la norme est relevé, dépisté et diagnostiqué, toute différence trop visible est instituée en handicap et doit être corrigée.

Pour Michel Foucault, «est pénalisable le domaine indéfini du non-conforme» (1975, 210) : la loi a peu à peu été remplacée par la norme dans sa fonction de régulation sociale, une norme définie par ce qu'il appelle la «pensée médicale» :

Par pensée médicale, j'entends une façon de percevoir les choses qui s'organisent autour de la norme, c'est-à-dire qui exige de partager ce qui est normal de ce qui est anormal [...]; elle cherche aussi à se donner des moyens de correction qui ne sont pas exactement des moyens de punition, mais des moyens de transformation de l'individu, toute une technologie du comportement de l'être humain qui est liée à cela... (FOUCAULT 2001, 374).

Cette «pensée médicale», Foucault l'associe à une conception capitaliste des individus, puisque une telle volonté de normalisation-réadaptation des individus entraîne une hiérarchisation entre individus normaux et individus déviants-invalides, entre les aptes et les inaptes à s'inscrire dans la chaîne de productivité des sociétés capitalistes : «C'est tout cela, cette espèce de prise en considération des individus en fonction de leur normalité qui est, je crois, l'un des grands instruments de pouvoir de la société contemporaine» (2001, 375).

Le «grand effacement» a pour objectif de réinsérer l'individu dans la vie dite «ordinaire», c'est-à-dire de lui permettre d'entrer sur le marché du travail, de faire partie de la compétition du monde industriel et de devenir productif. Dans cette optique, la différence qui a été posée en handicap est considérée

comme entravant la productivité de l'individu, et la réadaptation s'insère dans une logique de réintégration dans la chaîne de la productivité.

C'est cette pensée « validiste » qui est en partie la cause de la discrimination et de la marginalisation des personnes présentant des différences associées à la déficience, selon Sunaura Taylor, peintre et militante pour les droits des personnes handicapées : « La marginalisation et la souffrance liées au handicap sont structurelles : ce sont des constructions sociales » (2019, 59). On peut citer ici l'expression de Charlotte : « Il faut se domestiquer pour être acceptable ». Pour elle, cela signifie qu'il lui faut taire ses spécificités autistiques et basculer d'un mode de socialisation autiste à un mode de socialisation « neurotypique ». Se « domestiquer », c'est se normaliser, se réadapter soi-même en quelque sorte pour se rendre socialement acceptable.

Les thérapies comportementales intensives telles que l'ABA (*Applied Behaviour Analysis*) sont activement combattues par les défenseurs de la cause de l'autisme, comme Michelle Dawson, personne autiste qui travaille dans l'équipe de recherche de Laurent Mottron à Montréal. En effet, on pourrait avancer que ce type de thérapie s'insère dans cette culture du « grand effacement » mis en évidence par Stiker.

Le modèle ABA, relevant des thérapies comportementales intensives, est en ce sens représentatif d'un type de traitement validiste des individus. Les controverses qui l'entourent, l'opposition qu'il rencontre auprès des défenseurs de la cause de l'autisme (Dawson 2004), montrent le refus par les personnes autistes d'une normalisation à tout prix, au détriment de leur identité et de leurs différences, qui sont alors posées en défaillances dans la mesure où les thérapies comportementales intensives visent à faire disparaître ces différences, à imposer aux individus une norme comportementale à laquelle ils devraient correspondre.

Refuser les thérapies comportementales intensives revient à revendiquer un droit à la différence. Les défenseurs de la cause de l'autisme appellent à ce qu'il soit démedicalisé, dépathologisé, et considéré comme faisant partie de la neurodiversité⁶ dans la mesure où il relève d'une forme d'intelligence différente, d'un « style cognitif » (Frith & Happé 1994) particulier, source de compétences à valoriser, d'une perception du monde et d'une sensorialité qui diffèrent de celles des non-autistes (Bagatell 2010; Chamak 2005; 2008; 2011). Ainsi, Laurent Mottron (2004) et Bruno Gepner (2014) insistent sur les particularités d'intégration sensorielles, qu'ils présentent comme causales dans les symptômes autistiques (les difficultés de communication et de socialisation, jusqu'alors considérées comme au premier plan, seraient donc secondaires).

Le parcours de Lilith, comme nous l'avons vu dans l'extrait de l'enquête ethnographique menée à son domicile, est un exemple de la volonté de s'extraire de ce processus de réadaptation. Lilith l'explique bien : rejoindre la communauté anarchiste a nécessité de sa part de s'engager dans un processus de désapprentissage de la norme à laquelle elle s'était astreinte par crainte d'être seule, mise à l'écart (et pour en avoir fait

l'expérience) ; elle s'est sentie autorisée à renouer avec ce qui la rendait « hors-normes », avec ses « facettes autistiques », pour rejoindre et intégrer une communauté où la « déviance » et le refus de la norme sont revendiqués, et qui se désolidarise de la chaîne de productivité des sociétés capitalistes. La communauté anarchiste lui a offert un mode de vie alternatif grâce auquel elle a pu se désadapter volontairement d'une norme sociale incompatible avec son identité.

Or, et cela n'est pas un hasard, la communauté qu'elle a rejointe vit dans une quête de reconnexion avec les éléments naturels et les animaux. Cela était clair lorsque je suis arrivée au sein de leur communauté : il s'agissait d'une communauté inter-espèce, où les animaux et les plantes occupaient une place centrale. La nature et les animaux représentent en effet, pour beaucoup de personnes autistes et pour la plupart de celles que j'ai rencontrées, des interlocuteurs et des espaces où leurs particularités liées à leur autisme peuvent s'exprimer en sécurité.

LA SOLUTION DES VIVANTS NON-HUMAINS

Ce vécu de liminalité et les expériences de marginalisation des personnes autistes les poussent à dissimuler leur(s) différence(s) et, comme nous allons le voir, amènent les personnes autistes que j'ai rencontrées à ressentir un écart avec les autres humains, les empêchent de se sentir tout à fait humaines en les repoussant vers un « seuil d'humanité » (De Stexhe 2015). En dehors des questions sensorielles, centrales dans l'autisme, mais que je ne vais pas approfondir ici⁷, leur attrait pour la nature et les animaux s'explique en partie par ce vécu d'exclusion. La nature en vient à être considérée comme un refuge où elles peuvent se défaire de leur auto-observation obsédante et laisser libre cours aux particularités liées à leur fonctionnement autistique, hors du jugement humain. La nature représente alors un lieu où le hors-norme n'est pas stigmatisé, un espace de non-rejet où elles peuvent se défaire de leurs défenses et du surcontrôle de soi.

Samantha explique :

Quand je vais dans les villages en France, c'est comme si j'étais une Chinoise en ville. Ils me regardent comme un extra-terrestre, mais je peux comprendre parce que c'est comme si j'étais un étranger. [C'est] par curiosité légitime. Parce que c'est nouveau, ils regardent. Alors qu'en ville j'aime pas. Parce que je sais qu'ils me regardent comme ça parce que je suis autiste.

Le témoignage de Samantha rappelle celui de Temple Grandin, autiste et professeure de zootechnie à l'université du Colorado, lorsqu'elle se qualifie d'anthropologue sur Mars (Sacks 1985) pour parler de son vécu d'extériorité à l'espèce humaine, de son sentiment d'avoir atterri sur une planète étrangère et de vivre parmi des extra-terrestres (les humains) dont elle doit apprendre à imiter les us et coutumes comme on apprend une langue étrangère.

La plupart des personnes autistes que j'ai rencontrées ont témoigné de ce sentiment d'extériorité à l'espèce humaine. Comme Coralie l'exprime :

J'aime pas les humains. Je les comprends pas, [...] j'aime pas le contact... [...] J'aime pas les odeurs humaines, les parfums... J'aime pas, je trouve ça moche ! Je trouve moche ! [...] Leurs mouvements, leurs mouvements m'angoissent, leurs bruits m'angoissent, leur agressivité m'angoisse, je peux pas manger d'animaux...

Coralie insiste ici sur les aspects sensoriels de l'être humain, qui lui apparaissent dysharmoniques et sources d'une angoisse l'amenant à préférer l'odeur des bouses de vaches et des bêtes. Elle me raconte son long passé d'anorexique. C'est grâce à son diagnostic de syndrome d'Asperger, posé après des années d'errance à ce propos, d'hospitalisations en hôpitaux psychiatriques et de traitements neuroleptiques, qu'elle a pu sortir de l'anorexie ; elle s'est à présent engagée dans une orthorexie végétalienne avec un régime alimentaire strictement végan. Son existence est aussi plus apaisée depuis sa rencontre avec Uccello, avec qui elle partage ses intérêts spéciaux pour la protection animale et les oiseaux. Son témoignage m'a amenée à réaliser peu à peu à quel point elle refusait toute identification à l'espèce humaine et se situait du côté de l'animal non-humain.

C'est aussi le cas de Frédéric qui, tout au long de notre entretien, exprimera sa colère envers l'humanité qu'il présente comme destructrice de la nature. Il me parlera de l'être humain comme d'un « singe raté ». Comme Coralie, il refuse de s'identifier à l'espèce humaine et se sent foncièrement lié aux éléments naturels, tels que les arbres : il m'explique ainsi que, lorsqu'un arbre est coupé,

c'est comme si j'étais agressé personnellement. Comme si y avait pas de... distinction entre, pas de discontinuité. Il n'y a pas de différence énorme entre une plante et nous, et y a pas de discontinuité écologique et écosystémique entre la plante et nous. [...] Si on coupe l'arbre, c'est comme si, il était relié à moi, c'est comme si on m'agressait.

Il s'empare avec une certaine conviction du terme de *parenté* que je lui propose : « C'est fort de dire de l'amour », dit-il, « mais ça ressemble à ça, euh... du respect... je vois des symétries, on voit la symétrie avec les bras, les yeux, je vois la symétrie des feuilles, donc il y a de la parenté ». En revanche, ce sentiment de parenté avec la gent humaine ne lui est pas accessible : « Je dois me forcer. Je dois vraiment me forcer. C'est pas naturel, j'ai du mal à reconnaître, déjà les émotions des personnes... » Ce « c'est pas naturel » par lequel il qualifie sa relation à l'autre humain vient nommer une absence d'évidence, d'inné, dans sa compréhension des motions et émotions humaines qui enraye la possibilité d'une reconnaissance de parenté avec l'animal-humain pour lui à peine lisible.

Nombreuses sont les études à avoir démontré l'influence positive des thérapies assistées par l'animal sur les enfants autistes, notamment en termes d'augmentation des interactions et de diminution du retrait social (REDEFER & GOODMAN 1989 ; SERVAIS 1999 ; SAMS *et al.* 2006 ; BASS *et al.* 2009 ;

GRANDGEORGE 2010 ; 2015 ; SOLOMON 2012). Plusieurs explications ont été avancées : comportements animaux plus prévisibles et plus faciles à décoder, moins de surcharge sensorielle, communication axée sur d'autres canaux (visuel et non verbal) (BEIGER & JEAN 2011 ; SERVAIS 2007 ; 2016). Des parents d'enfants autistes ont témoigné du changement notoire qui survient chez leur enfant en contact avec un animal de compagnie, qui fait fonction de passerelle relationnelle entre l'enfant autiste et son entourage humain (GARDNER 2007 ; ROMP 2010). Selon Olga Solomon (2015), qui a mené des études ethnographiques auprès d'enfants autistes et de leur chien de médiation, les animaux offriraient des modalités de socialisation qui conviendraient aux enfants autistes dans la mesure où ils permettent une extension des limites d'une socialité toujours culturellement normée, laissant ainsi la place à la façon d'être sociable propre à chaque enfant autiste. De plus, Grandin (1995 ; 2006) a montré, à partir de sa propre expérience, comment les animaux partagent avec les personnes autistes une structure comparable de relation sensorielle et perceptive au monde, ce qui contribuerait à ouvrir un espace de socialisation compatible avec une disposition relationnelle de type autistique.

Lors de notre rencontre, Ben m'a beaucoup raconté ses expériences avec les chats, animaux avec lesquels il noue des relations particulières, et qui, selon sa mère, sont attirés par lui depuis sa naissance. Selon Ben, les animaux portent un jugement plus juste et plus objectif sur les individus, puisqu'ils se fondent en majorité sur leur sensorialité : pour reprendre ses termes, ils « jaugent », mais ne jugent pas. Ainsi, leurs critères relationnels seraient différents de ceux des humains puisque fondés sur la sensorialité.

La structure de relation sensorielle et perceptive avec l'environnement, commune aux animaux et à certaines personnes autistes, offrirait ainsi un espace de rencontre moins balisé dans le sens de moins normé, de moins marqué culturellement, et proposerait une zone d'adaptation mutuelle, en grande partie sensorielle, perceptive et infra-verbale ; il s'agirait d'un espace intermédiaire, de co-construction hybride permettant d'autres possibilités interactives (DE VILLERS & SERVAIS 2016).

Si les espaces naturels présentent une trame sensorielle qui ne fait pas violence aux sensibilités sensorielles exacerbées de bon nombre de personnes autistes, la nature est aussi présentée comme un espace où pouvoir être librement soi en tant qu'autiste, un lieu où l'être « hors-norme » n'encourt pas le rejet et la stigmatisation. Comme me l'a expliqué Cathie, la nature est la source de son équilibre parce que la nature ne la rejette pas et ne lui éveille aucune honte d'être elle-même. Elle me présentera plusieurs fois la nature comme étant sa « seule alliée ».

Pour Charlotte, pour qui il faut « se domestiquer pour être acceptable », la nature représente un espace idéal pour les êtres différents, sauvages, et offre un espace de solitude qui permet de fuir le regard jugeant de l'autre. Elle présente la nature comme les espaces que l'être humain n'a pas investis,

qui portent le moins possible la marque de l'humain, comme Frédéric pour qui la nature « c'est là où y a pas d'Hommes ». La « nature sauvage », c'est là où « on trouve de tout, et tout est acceptable », dit encore Charlotte, passionnée par les phénomènes météorologiques violents, qui échappent à la maîtrise humaine : « ça fait partie de ce que je considère comme la nature non domestiquée et non domesticable ». En effet, selon elle, il existe une nature domestiquée et « les animaux domestiqués finissent par être tous un peu les mêmes [...] tout doit rentrer dans des cases ». À la fin de notre entretien, elle conclura : « J'arrive mieux à communiquer quand on me laisse être moi-même et qu'on me domestique pas ».

Charlotte dit subir la « force domesticatoire » de la socialisation normative à laquelle elle est amenée à se soumettre pour se rendre acceptable, se rendre « comme tout le monde », sur son lieu de travail ou dans sa famille. Ce sentiment de domestication dans les interactions sociales ressenti par Charlotte pourrait être interprété comme relevant d'une réduction de l'espace de rencontre avec l'autre, forçant à s'astreindre à un mode de communication culturellement normé et qui est vécu comme entravant l'inventivité relationnelle qui pourrait être nécessaire aux personnes autistes pour interagir selon un mode de communication qui leur convient, comme cela semble possible avec les animaux. Nous retrouvons ici l'idée d'un nécessaire élargissement, pour les personnes autistes, des limites de la socialité humaine.

Dans la forêt, elle peut cesser d'être domestique, elle peut redevenir elle-même, en tant que personne autiste, cesser l'hyper-contrôle de soi pour correspondre à ce qui est socialement attendu d'elle. Elle parlera souvent de son asthme qui ne se déclenche qu'en ville, espace anthropisé et socialisé où « tout doit rentrer dans des cases », tandis que « dans la nature, on ouvre ces cases [...] tout le monde peut y être comme il veut ». Les éléments météorologiques la fascinent parce qu'ils mettent justement cette domestication en échec. Un peu de la même manière, Samantha s'identifie et admire ce qu'elle appelle « l'eau qui bouge », cette eau qui bouge étant capable de s'exprimer avec puissance, contrairement à elle qui se sent réduite au silence.

La « nature » est définie comme un négatif des espaces socialisés et humainement normés, comme ce qui est non-ville et non-humain. Les personnes autistes que j'ai rencontrées se représentent la nature comme l'espace qui permet d'être soi, d'être « naturellement » soi et de laisser s'exprimer en écho sa propre nature. L'environnement humain est inversement présenté comme un espace artificiel où cette nature profonde doit être étouffée sous peine d'être rejetée. Dans la nature, « je me trouve moi », dit Phantom.

Cette dialectique, finalement très dualiste, du sauvage naturel et du domestique anthropisé⁸ apparaît aussi avec Coralie. Lorsqu'elle était enfermée dans sa chambre d'hôpital psychiatrique, les oiseaux qu'elle observait par la fenêtre lui permettaient de ressentir à nouveau ce qu'était qu'être libre. Elle situe de manière manichéenne la nature et les animaux du côté de la liberté et de la vie, et les humains du côté de l'enfermement et de la violence. Plusieurs fois, elle me parlera de ce qu'elle

appelle « l'humain sauvage », celui qui vit parmi les animaux, en pleine nature.

Cette apologie de « l'humain sauvage » est revenue régulièrement au cours des entretiens avec différentes personnes porteuses du syndrome d'Asperger que j'ai pu rencontrer. Pour Philippe Descola (2004, 29 ; 2005) :

Est sauvage, on le sait, ce qui procède de la *silva* [...] : c'est l'espace inculte à défricher, les bêtes et les plantes qui s'y trouvent, les peuples frustes qui l'habitent, les individus qui y cherchent un refuge loin des lois de la cité et, par dérivation, les tempéraments farouches demeurés rebelles à la discipline de la vie sociale.

« L'humain sauvage », en quelque sorte, serait celui qui échapperait à l'aliénation du progrès, à un progrès technoscientifique qui irait de pair avec la logique capitaliste, à laquelle Lilith cherche à échapper.

Pour le philosophe Denis Viennet (2009, 9) :

Le développement technoscientifique favorise le règne de l'homogénéité. La survenue de l'hétérogénéité menace toujours un système, quel qu'il soit, parce qu'elle est une puissance de subversion. L'autre subvertit le même. [...] Répéter l'identique, c'est permettre d'accroître le contrôle, d'asseoir l'hégémonie, d'éviter ce que le système nomme dysfonctionnements, anomalies, erreurs.

Nous rejoignons là le refus de la domestication de Charlotte, dans la mesure où cette domestication rejoint l'homogénéisation-normalisation, « l'universel normé » et le « grand effacement » mis en évidence par Stiker (2013), qui l'amènerait à s'étouffer elle-même, en tant qu'être « hors-normes ».

Or, le corollaire de ce développement technoscientifique et industriel est la destruction de la nature et de la biodiversité. Elisée Reclus, géographe anarchiste du 19^e siècle, considérait que le progrès était toujours associé à une part de « régress », d'involution, dont la destruction de la nature et des animaux fait partie (repris par CHANSICAUD 2016). Cette apologie de « l'humain sauvage » et de la nature sauvage retrouvée dans les témoignages pourrait-elle relever d'une volonté de se désolidariser des normes culturelles des sociétés modernes, normes qui, nous l'avons vu, ont concouru à la marginalisation des personnes autistes, « hors-normes », ou dites « handicapées », ces normes que Lilith et sa communauté anarchiste ont volontairement fuies ?

CONCLUSION : UN MODE D'IDENTIFICATION HYBRIDE ?

Les témoignages que j'ai recueillis auprès de personnes porteuses du syndrome d'Asperger concordent vers un point : elles disent subir les effets secondaires du progrès industriel associé au capitalisme, et partagent avec la nature et les animaux une vulnérabilité semblable. Elles refusent leur statut d'humains modernes, celui-ci considérant les éléments naturels comme des ressources à exploiter (CALAME 2019). Se retirer du monde social et fuir dans la nature représente une manière d'opposer un refus des valeurs dominantes de l'économie moderne coupables de la destruction de la planète⁹. La nature offre une voie de fuite et une alternative pour échapper à la socialisation normative et à la pression sociale, associées à l'effet homogénéisant du capitalisme.

Le sort réservé à l'animal domestiqué et à la nature homogénéisée fait alors écho à leur propre vécu, et elles s'en servent comme d'une référence narrative pour interpréter leur histoire et leur place dans la société.

Taylor (2019) montre que le mécanisme social à l'origine de la stigmatisation des personnes handicapées (ou dont la différence est posée en handicap) est semblable à celui menant à l'exploitation des animaux : le spécisme relève de la logique validiste et a recours au même type d'argument pour exploiter les animaux. La dévalorisation des personnes dites « handicapées » (ou des personnes de cultures et de classes non-dominantes), selon la logique validiste, serait associée à l'animalité car renvoyant à une forme de déshumanisation, à une forme d'existence moins qu'humaine. Elle met en évidence la similitude entre l'expérience de marginalisation des personnes différentes et l'oppression subie par les animaux (et de manière générale par la nature). Ainsi, comme le font les personnes autistes que j'ai rencontrées, elle trouve dans le traitement réservé aux vivants non-humains un cadre narratif analogique (fondé sur une similitude entre éléments de nature différente) à son propre vécu en tant que personne handicapée. Elle propose alors, pour renverser la dévalorisation, de « revendiquer son animalité » :

L'animal en moi, je le sens dans ma chair. Je suis connectée à lui, je n'en ai pas honte. Reconnaître mon animalité a en fait été une façon pour moi de revendiquer ma dignité – dans ma manière de bouger, mon allure, le rapport à mon environnement – [...].
(TAYLOR 2019, 144)

Ainsi, non seulement la nature et les animaux offrent un cadre narratif, mais ils représentent par ailleurs un terrain d'identification positive auquel les personnes autistes peuvent rapporter leur vécu de liminalité et leurs expériences de rejet social, induits par une représentation validiste des individus dont ils font les frais, en tant que différents, que « hors-normes ».

Rappelons leur difficulté à s'identifier à l'espèce humaine, tant du fait de sa difficile lisibilité et des problèmes d'interaction sociale qui en résultent que de leur refus d'appartenir à une espèce humaine qui les stigmatise, qui plus est destructrice de la nature. Nous pouvons voir là à l'œuvre un mouvement de

désidentification et de réidentification qui les amènerait, une fois de plus, à faire l'expérience d'un seuil : les personnes autistes que j'ai rencontrées sont placées par la société et se placent d'elles-mêmes volontairement, comme Lilith en témoigne, dans une zone limitrophe qui se situe entre l'être humain et le vivant non-humain (animal, mais aussi parfois plante), figures comme eux de l'altérité, et surtout présentant un mode d'être au monde plus proche du leur et permettant un élargissement des voies relationnelles.

Le vécu de liminalité décrit dans cet article concernant les personnes autistes peut donc se situer aussi à ce niveau : celui d'une position d'entre-deux, entre l'humain et l'animal, et d'une hybridation à la fois identificatoire et relationnelle.

Notes

1. En Sologne en juin 2018 puis dans les Cévennes en juin 2019.

2. En France, en Belgique et au Québec.

3. Réalisée dans le Laboratoire d'Anthropologie Sociale et Culturelle de l'université de Liège, sous la direction de Véronique Servais, parue en 2021 sous le titre : *Une socio-anthropologie du syndrome d'Asperger. Regards obliques sur le monde moderne* (MARCHIONNI 2021).

4. J'ai malheureusement appris l'année dernière le décès de Diane à l'âge de 64 ans, des suites de sa maladie.

5. Le fait de savoir si l'autisme, et notamment le syndrome d'Asperger, relève ou non d'un handicap reste discuté. Les mouvements de défense des personnes autistes militent pour que l'autisme ne soit plus considéré comme un handicap. Cependant, certaines personnes autistes que j'ai rencontrées considéraient que leurs difficultés relevaient bien d'un handicap.

6. J'ai montré dans ma thèse les paradoxes du mouvement de la neurodiversité, dont le message, en présentant l'intelligence particulière des personnes autistes comme source de compétences à valoriser, c'est-à-dire comme une différence-compétence plutôt que comme une différence-infirmité, s'inscrit de lui-même dans le « marché de la tolérance » mis en évidence par Goffman (1963) : cette différence-compétence deviendrait *marchandisable* dans la mesure où ces compétences particulières sont mises en avant pour leur permettre d'intégrer le monde du travail, ou de réaliser un travail inaccessible aux non-autistes. Il s'agirait d'une différence rendue acceptable au nom de ce qu'elle peut apporter en termes de rendement, et surtout dans la mesure où elle n'est plus assimilée au handicap.

7. J'approfondis largement cette question primordiale de la sensorialité dans mon essai, *Une socio-anthropologie du syndrome d'Asperger. Regards obliques sur le monde moderne* (MARCHIONNI 2021).

8. Finalement, ne reprennent-ils pas ici les arguments validistes concernant la domestication entraînant la dépendance des animaux à l'égard de l'humain, et en présentant la sauvagerie comme l'état naturel des êtres ? La logique validiste considère en effet l'état de dépendance comme une aliénation. À cela, on constate une fois de plus qu'ils sont bien inscrits, malgré leur volonté de s'en détacher et de le dénoncer, dans le naturalisme des sociétés modernes.

9. « [...] la seule [contestation] qu'aucun pouvoir ne tolère jamais : la contestation par le retrait. On peut affronter un pouvoir par attaque ou par défense ; mais le retrait, c'est ce qu'il y a de moins assimilable par une société » (BARTHES 1980, 943-944).

Ouvrages cités

- ATTWOOD, Tony 2010. *Le syndrome d'Asperger*. De Boeck, Bruxelles.
- BAGATELL, Nancy 2010. "From Cure to Community: Transforming Notions of Autism." *Ethos* 38(1): 35-55.
- BARTHES, Roland 1980. *Œuvres complètes*. Éditions du Seuil, Paris.
- BEIGER, François & Aurélie JEAN. 2011. *Autisme et zoothérapie. Communication et apprentissages par la médiation animale*. Dunod, Paris.
- BLÉZAT, Mathilde 2015. «Le rivage des signes». *Z: revue itinérante d'enquête et de critique sociale* 9(2): 90-101.
- BORELLE, Céline 2017. *Diagnostiquer l'autisme, une approche sociologique*. Paris: Presses des Mines.
- CALAME, Claude 2019. «Ce que la phusis grecque fait à l'opposition nature vs culture: une perspective anthropologique et politique». Dans J. Lamy et R. Roy (dir.) *Pour une anthropologie historique de la nature*, Presses Universitaires de Rennes, France: 43-56.
- CALVEZ, Marcel 1994. «Le handicap comme situation de seuil: éléments pour une sociologie de la liminalité». *Sciences Sociales et Santé* 12(1): 61-88.
- CHAMAK, Brigitte 2005. «Les transformations des représentations de l'autisme et de sa prise en charge: le rôle des associations en France». *Cahier de recherche sociologique* (42): 169-190.
- 2008. "Autism and Social Movements: French Parents' Associations and International Autistic Individuals' Organizations." *Sociology of Health and Illness* 30(1): 76-96.
- 2011. «Autisme et stigmatisation». *L'information psychiatrique* 87(5): 403-407.
- CHANSIGAUD, Valérie 2016. «Domestication et peur du sauvage». Dans K. L. Matignon (dir.) *Révolutions animales, comment les animaux sont devenus intelligents*, Les liens qui libèrent, Paris: 247-254.
- DACHEZ, Julie 2016. *La différence invisible*. Delcourt, Paris.
- DAWSON, Michèle 2004. "The misbehaviour of behaviourists, ethical challenges to the autism-ABA industry." En-ligne: <https://www.sentex.ca/~nexus23/naa_aba.html>.
- DELAPORTE, Yves 1998. «Des sourds silencieux. Le système anthroponymique des sourds français». *Homme* (146): 7-45.
- DESCOLA, Philippe 2004. «Le sauvage et le domestique». *Communications* 76(1): 17-39.
- 2005. *Par-delà nature et culture*. Gallimard, Paris.
- FOUCAULT, Michel 1975. *Surveiller et punir*. Gallimard, Paris.
- 2001. *Dits et écrits, vol. II*. Gallimard, Paris.
- FRITH, Uta & Francesca HAPPÉ 1994. "Autism: beyond 'theory of mind'." *Cognition* 50(2): 115-132.
- GARDNER, Nuala 2007. *A friend like Henry*. Jessica Kingsley Publishers, London.
- VAN GENNEP, Arnold 1909. *Les rites de passages. Étude systématique des rites*. Picard, Paris.
- GEPNER, Bruno 2014. *Autismes: ralentir le monde extérieur, calmer le monde intérieur*. Odile Jacob, Paris.
- GOFFMAN, Erving 1963. *Stigmate. Les usages sociaux des handicaps*. Les éditions de Minuit, Paris.
- GRANDGEORGE, Marine 2010. «Le lien à l'animal permet-il une récupération sociale et cognitive chez l'enfant avec autisme?» Thèse de doctorat, Université de Rennes 2.
- 2015. «L'apport de l'animal dans le développement des enfants aux troubles du spectre autistique». *Sens-Des-sous* 2(16): 17-26.
- GRANDIN, Temple 1996. *Emergence: labeled autistic*. Grand Central Publishing, New York.
- 2006. *Animals in translation*. Harvest Edition, New York.
- HUMPHREY, Neil & Sarah LEWIS 2008. "Make me normal: the views and experiences of pupils on the autistic spectrum in mainstream secondary schools." *SAGE* 12(1): 23-46.
- HUMPHREY, Neil. & Wendy SYMES 2010. "Responses to bullying and use of social support among pupils with autism spectrum disorders (ASDs) in mainstream schools: a qualitative study." *Journal of Research in Special Educational Needs* 10(2): 82-90.
- KAUFMANN, Jean-Claude 2011. *L'entretien compréhensif*. Armand Colin, Paris.
- KORFF-SAUSSE, Simone 2005. «Un exclu pas comme les autres. Handicap et exclusion». *Cliniques Méditerranéennes* 72(3): 133-146.
- LAPASSADE, Georges 2016. «Observation participante.» Dans J. Barus-Michel (dir.) *Vocabulaire de psychologie*, ERES, Toulouse: 392-407.
- LEMAY, Michel. 2017. *L'autisme aujourd'hui*. Odile Jacob, Paris.
- MARCHIONNI, Anna-Livia 2021. *Une socio-anthropologie du syndrome d'Asperger. Regards obliques sur le monde moderne*. L'Harmattan, Paris.
- MOTTRON, Laurent 2004. *L'autisme: une autre intelligence*. Mardaga, Sprimont.
- MURPHY, Robert 1987. *Vivre à corps perdu*. Plon, Paris.
- REDEFER, Laurel A. et Joan F. GOODMAN. 1989. "Pet-facilitated therapy with autistic children." *Journal of Autism and Developmental Disorders* 19(2): 461-467.
- ROMP, Julia 2010. *A friend like Ben*. Magna Large Print Books, London.
- SACKS, Oliver 1985. *L'homme qui prenait sa femme pour un chapeau*. Points Essais, Paris.
- DE STEXHE, Guillaume 2015. «L'expérience du handicap comme seuil d'humanité». *Revue interdisciplinaire d'études juridiques* 74(3): 131-171.
- SAMS, Mona J., Elizabeth V. FORTNEY et Stan WILLENBRING 2006. "Occupational therapy incorporating animals for children with autism: a pilot investigation." *American Occupational Therapy Association* 60(1): 268-274.
- SERVAIS, Véronique 1999. «Enquête sur le "pouvoir thérapeutique" des dauphins. Ethnographie d'une recherche». *Gradhiva* (25): 93-105.
- 2007. «La relation homme-animal. La relation à l'animal peut-elle devenir significative, donc thérapeutique, dans le traitement des maladies psychiques?» *Enfances & psy* 35(1): 46-57.
- 2016. «La mentalisation des chiens dans l'interaction ordinaire. Entre erreur anthropomorphique et compréhension sociale». Dans V. Servais (dir.) *La science [humaine] des chiens*. Le bord de l'eau, Lormont: 113-150.

- SOLOMON, Olga 2012. "What a Dog Can Do: Children with Autism and Therapy Dogs in Social Interaction." *Ethos* 38(1): 143-166.
- 2015. "But-He'll Fall!: Children with Autism, Interspecies Intersubjectivity, and the Problem of Being Social." *Cult Med Psychiatry* (39): 323-344.
- STIKER, Henri-Jacques 2013. *Corps infirmes et sociétés*. Dunod, Malakof.
- TAYLOR, Sunora 2019. *Braves bêtes. Animaux et handicapés, même combat?* Les éditions du portrait, France.
- DE VILLERS, Bénédicte & Véronique SERVAIS 2016. «La médiation animale comme dispositif technique.» Dans Christine Servais (dir.) *La médiation. Théories et terrains*. De Boeck Supérieur, Louvain-la-Neuve : 81-102.
- VIENNET, Denis 2009. «Animal, animalité, devenir-animal. Mise en question à travers les impératifs du développement technoscientifique.» *Le Portique* (23) : 48-62.

Anna-Livia Marchionni
Université Lyon 2
al.marchionni@laposte.net